

## CLAUDE BRIXHE

### UN NOUVEAU DOCUMENT ÉPICHORIQUE DE SIDÉ

1. J'ai publié, il y a quelques années<sup>1</sup>, une curieuse plaquette de bronze — probablement une tablette de juge —, sur laquelle on avait eu l'amabilité d'attirer mon attention et que des considérations linguistiques m'avaient fait attribuer à la Pamphylie. Longue de 60 mm, large de 23 mm, épaisse de 2 à 2,5 mm, elle portait au dos une sorte d'ergot en T (pl. I 2) et sur sa face inscrite (pl. I 1), outre un Α marginal, 4 lignes d'écriture:

Transcription	OuFραγFεις
	Α ΨΥΜΑ ΚεδειFάτυς
	OuFραγFειτυς
	Λυκομιτίρας

Traduction	Ouwragweis,
Section A (?)	fils de Kédeiwas, petit-fils d'Ouwragweis, de la tribu (?) des Lukomitirai.

2. Une nouvelle découverte est venue récemment confirmer, s'il en était encore besoin, cette attribution. En effet, Monsieur H. Seyrig<sup>2</sup> a acheté, chez un antiquaire de Bâle, une tablette similaire<sup>3</sup>, dont il a bien voulu me confier la publication.

Longueur: 62 mm; largeur: 22 mm; épaisseur 1,5 mm environ. Au dos, une espèce d'ergot en T (cf. pl. I 4), long de 50 mm et haut de 6 à 7 mm<sup>4</sup>.

Nous sommes donc en présence d'un objet semblable au précédent quant à la forme et aux dimensions. Mais, tandis que la pro-

<sup>1</sup> BCH 90, 1966, 653 sqq.; cf. J. et L. Robert, Bull. Epigr. 1967, n° 603

<sup>2</sup> Je le prie de trouver ici l'expression de mes plus vifs remerciements.

<sup>3</sup> A présent au Cabinet des médailles de Paris, auquel Monsieur H. Seyrig en a fait don.

<sup>4</sup> L'épaisseur de cet ergot n'est pas constante: elle est de 2 mm environ à la base, mais de 4 mm au sommet; sa section est donc triangulaire.

venance exacte de ce dernier reste incertaine<sup>5</sup>, celui-ci doit être indubitablement attribué à Sidé; en plus d'un A dans la marge gauche, la face inscrite (pl. I 3) porte, en effet, 1. deux lignes d'écriture en caractères sidétiques; 2. à droite, en relief, une grenade, symbole parlant de la ville ( $\sigma\delta\eta$  = «grenade») si fréquent sur les pièces de monnaies<sup>6</sup>.

La tablette est presque certainement palimpseste; bien qu'il n'y ait pas de traces d'une inscription antérieure, toute la surface, sauf la partie qui porte la grenade, semble avoir été limée.

D'après le style des lettres grecques, j'avais situé la première tablette à la fin du III<sup>e</sup> siècle ou au début du II<sup>e</sup> a.-C. Certes le style des caractères sidétiques nous fournit un point de repère peu solide, parce que le nombre des textes connus est insuffisant<sup>7</sup> et leur répartition dans le temps trop limitée (III<sup>e</sup>/II<sup>e</sup> s. a.-C.); remarquons toutefois que d'après l'écriture le nouveau document semble contemporain de ces derniers. C'est apparemment vers la même époque que nous entraîne aussi le tracé du symbole marginal, si — comme je le crois — il s'agit non pas d'un caractère sidétique<sup>8</sup>, mais d'un *alpha* grec: les *apices*, la barre médiane brisée et, d'une manière générale, «l'élégance» de la lettre nous permettraient difficilement de remonter au-delà de la fin du III<sup>e</sup> siècle a.-C.

A cette époque, le grec semble être devenu la langue officielle de la cité<sup>9</sup>. Le sidétique est sans doute toujours parlé; mais, si l'individu peut encore, pour graver son nom sur un document officiel, utiliser l'écriture et l'idiome indigènes, le numéro de la section à laquelle il appartient doit être indiqué par une lettre grecque conformément à l'usage officiel.

<sup>5</sup> J'ai, sous toutes réserves, proposé Sillyon, loc. cit., 661.

<sup>6</sup> Cf. BMC Lycia, 143 sqq.; B. V. Head, HN<sup>2</sup>, Oxford 1911, 703.

<sup>7</sup> Quatre, si l'on excepte les pièces de monnaies. On leur donnera ici la numérotation (de I à IV) proposée par G. Neumann, Kadmos 7, 1968, 75 sqq., et reprise par moi-même, ibidem 8, 1969, 54 sqq.

<sup>8</sup> On ne trouve rien de semblable dans le répertoire épichorique, voir le tableau donné p. 145.

<sup>9</sup> Après les belles séries de statères à légende sidétique et étalon persique, qui couvrent presque tout le IV<sup>e</sup> siècle (cf. S. Atlan, Kadmos 7, 1968, 67 sqq.; Cl. Brixhe, ibidem 8, 1969, 82 sqq.), le monnayage d'argent s'interrompt. Quand, vers 216, il reprend avec des drachmes et des tétradrachmes, il porte des signatures grecques (voir notamment H. Seyrig, RN 1963, 58 sq.). On connaît pourtant un tétradrachme, frappé vers 200, qui porte au revers le signe sidétique no. 15 à la place de la signature grecque du monétaire. L'existence de cette pièce, encore inédite m'a été obligamment signalée par Monsieur H. Seyrig.

## LE RÉPERTOIRE SIDÉTIQUE

	TEXTES	MONNAIES	BOSSERT	BRANDEN-STEIN	DARGA	NEUMANN	ici	
1	々々	々々	p	p	p	p	p	1
2	ֆֆ	ֆֆֆ	u/o	o	o	o	o	2
3	Ҝ Ҝ?	Ҝ	ı	ı	ı	ı	ı	3
4	Ӡ Ӡ Ӡ		n	n	n	n	n	4
5	Ӧ Ӧ Ӧ	Ӧ Ӧ Ӧ Ӧ	i	i	i	i	i	5
6	ӦӦӦ		o/u?	u	u	u	u	6
7	˄		r/l?	r	r	r	r	7
8	Ԭ		d	d	d	d	d	8
9	ı	ı	s?	z?	z?	s	z	9
10	ֆֆ	ֆ	a	a	a	a	a	10
11	ՀՀ		m	m	m	m	m	11
12	Ն	Ա Ա Ա Ա Ա Ա Ն	š?	š	š	?	s	12
13	↑	↑	?	k?	k?	?	e?	13
14	Y	V Y	e?	t°	t°	?	b??	14
15	Ջ		?	g?	g	?	?	15
16	Օ	Օ Օ	th	th	th	th	th	16
17	ֆ	Ֆ Ֆ Ֆ Ֆ Ֆ Ֆ	ā?	?	?	?	ä?	17
18	Դ		t	t	t	t	t	18
19	՞		?	b?	b?		EXISTENCE MISE EN DOUTE	19
20		Ա Ա Ջ	δ	CONFONDU AVEC N°1		?	մ??	20
21		Ջ Ջ	?	?	?	?	?	21
22		՞ ՞	?	՞ + Ջ	?	?	՞ + ?	22
23		Վ	?	?	?	?	?	23
24	Ա	Ա Ա	?	CONFONDU AVEC N°26 W	?	?	w	24
25	ӦӦӦ		NON IDENTIFIÉ	e?	e?	e	ē?	25
26	Հ Հ	Հ Հ Հ	?	CONFONDU AVEC N°24		?	?	26
27	P		NON ENCORE CONNU		?	?	?	27
28	Ջ		NON ENCORE CONNU	ss?	ss?	ss?	՞ ? X?	28
29	՞		NON ENCORE CONNU		?	?	?	29
30	Ց		NON ENCORE CONNU		?	?	?	30

Fig. 1

3. Le texte est réparti sur deux lignes, la première comportant 15 caractères, la seconde 9. L'écriture est, comme d'habitude, sinistroverse<sup>10</sup>. Aucune séparation de mots n'est visible. Les lettres, hautes de 5 mm<sup>11</sup>, portent de légers *apices* à leurs extrémités.

Transcription<sup>12</sup>

*a-r-t-m-o-n-14-29-a-13-26-o-r-o-z*  
*14-29-a-13-26-o-r-o-z*

Les six premiers caractères de la ligne I représentent le nom du propriétaire de la tablette: *artmon* (= grec 'Αρτέμων), forme déjà connue par le texte I. La séquence finale de la même ligne (9 caractères) est identique à la suite de signes qui constitue la ligne II; nous sommes en présence de deux formes semblables: les noms — homonymes — du père et du grand-père. Le sens de l'ensemble est donc clair: «Artémon, fils de X, petit-fils de X».

La présence, dans le patronyme et le papponyme, de quatre lettres de valeur inconnue ou incertaine, nous empêche de vérifier les valeurs proposées par ailleurs pour ces dernières et, par là même, d'identifier le nom. Toute spéculaction dans ces domaines risquerait d'apparaître comme un jeu purement gratuit. Plus intéressant me semble être le problème posé par la désinence.

4. Nous possédons désormais un certain nombre de formes qui recouvrent ou paraissent recouvrir un génitif, quel que soit le sens à donner à cette notion. Elles se terminent par:

- z    *thanpiuz* (I, 3)  
*pordorz* (II, 2)  
 peut-être [...]28orz (IV, 2) et *than15orz* (IV, 2)
- az    *poloniuaz* (II, 3)
- oz    *14-29-a-13-26-o-r-o-z* (texte actuellement étudié).

Deux des formes connues jusqu'ici avaient été l'objet d'un commentaire particulier: *thanpiuz* et *poloniuaz*.

<sup>10</sup> Cf. Cl. Brixhe, Kadmos 8, 1969, 56

<sup>11</sup> Hauteur du symbole marginal: 10 mm.

<sup>12</sup> Ici, comme dans la suite de cet article, les numéros donnés aux caractères non identifiés avec certitude et les valeurs attribuées aux autres se réfèrent au répertoire qui figure supra, p. 146. Ce tableau reprend tout simplement celui qui a été proposé par Cl. Brixhe, loc. cit., p. 55. Je me contenterai de renvoyer à l'article qu'il illustre pour toute discussion concernant les transcriptions adoptées ici.

5. Dans le texte I, une bilingue dont la partie grecque<sup>13</sup> est très endommagée, *thanpiuz* serait, selon Bossert<sup>14</sup>, la transcription du génitif patronymique 'Αθηνίππου, qu'il croit lire dans la version grecque, et Kretschmer<sup>15</sup> n'hésite pas à l'interpréter comme un adjectif patronymique éolien comparable à Τελαμώνιος ou Πηλήιος. En face d' 'Αρτέμων 'Αθηνίππου (en *koiné*), *artmon thanpiuz* serait donc l'équivalent épichorique de la formule éolienne 'Αρτέμων 'Αθανίππιος («Artémon, fils d'Athanippos»). Ce trait confirmerait l'origine éolienne des Sidètes avancée par Arrien<sup>16</sup>. Or, s'il en était ainsi, nous attendrions, à côté d'*artmon*, un adjectif au nominatif, c'est-à-dire une forme asigmatique<sup>17</sup>. C'est pourquoi, avec Brandenstein, il me paraît préférable de lire dans le texte grec 'Αθηνιππίου<sup>18</sup>, simple génitif d' 'Αθηνίππιος (dérivé en -ιος d' 'Αθήνιππος) et de voir en *thanpiuz* le génitif indigène correspondant.

6. En ce qui concerne *poloniuz* (= 'Απολλωνίου), papponyme de *poloniu* (= 'Απολλώνιος)<sup>19</sup>, la seule hypothèse sérieu-

<sup>13</sup> 'Αθ[η]γά[ι] θ[εῶι] ou θ[εᾶι] | 'Αρτέμων + patronyme | χαριστήρια; la pierre est perdue et la lecture donnée ici s'appuie sur la photographie de l'estampage fournie par Romanelli et Paribeni, MA 23, 1914, col. 128—129, fig. 25.

<sup>14</sup> Belleten 14, 1950, 10 (= Parola del Passato 5, 1950, 41). N'ayant pas identifié exactement le signe 2, il lisait en réalité *thanpios*; la rectification est due à W. Brandenstein, Minoica (Festschrift Joh. Sundwall), Berlin 1958, 85.

<sup>15</sup> Glotta 33, 1954, 19

<sup>16</sup> Οἱ Σιδῆται Κυμαῖοι ἐκ Κύμης τῆς Αἰολίδος, Anabase I, 26, 4; cf. encore Skylax 101: Σίδη, Κυμαῖων ἀποικία.

<sup>17</sup> Cf. en II, *poloniu* (= 'Απολλώνιος). Sur ce trait commun au sidétique, lycien et au pisidien, voir Brandenstein, op. cit., p. 81 (comparaison du lycien et du sidétique), et L. Zgusta, Arch. Orient. 31, 1963, 480 (rapports entre le lycien et le pisidien).

<sup>18</sup> Cette interprétation se heurte à deux obstacles, qui ne sont cependant pas insurmontables: a) la brièveté de l'espace destiné à accueillir les 10 lettres d' 'Αθηνιππίου; mais les caractères de ce nom semblent plus petits que ceux du précédent. b) La rareté des noms en -ίππιος (tous ceux qu'on connaît appartiennent à l'époque romaine); le suffixe -ιος, dont la fonction initiale était d'indiquer l'appartenance, a servi en grec, comme le montre déjà le mycénien, à fournir, à partir d'anthroponymes, des adjectifs patronymiques, lesquels dès l'époque mycénienne ont pu à leur tour servir de noms de personnes (cf. C. J. Ruijgh, Etudes sur le vocabulaire et la grammaire du grec mycénien, Amsterdam 1967, p. 136 sq. et 139 sqq.); puis par une sorte d'affaiblissement, il a fourni des hypocoristiques du type Κρίτιος, de Κριτόδημος vel similia dès le mycénien, (cf. Ruijgh, ibidem), et enfin des diminutifs tels que Τηλεμάχιος, sur Τηλέμαχος (époque romaine). Une forme comme 'Αθηνίππιος pourrait donc ou rappeler l'état ancien (ancien adjectif patronymique utilisé comme nom de personne) ou préfigurer une situation plus tardive (simple diminutif formé sur 'Αθηνιππος).

<sup>19</sup> Version grecque: 'Απολλώνιος 'Απολλοδώρου τοῦ 'Απολλωνίου κτλ.

se<sup>20</sup> me semble être celle de Brandenstein<sup>21</sup>: constatant une différence formelle entre la désinence de *pordorz* et de *thaniuiz* (tous deux patronymes) et celle de *poloniuz*, il veut voir en ce dernier le génitif d'un adjectif dérivé; la formule *poloniu pordorz poloniuz* serait donc comparable à la séquence homérique Νεοπτόλεμος Πηληιάδεω Ἀχιλῆος<sup>22</sup>. C'est probablement dans le même sens que va M. Darga<sup>23</sup> lorsqu'elle compare la finale *-az* de cet adjectif au suffixe louvite *-ašši-* qui sert à former l'adjectif d'appartenance utilisé dans cette langue à la place du génitif<sup>24</sup>.

7. La présence, en sidétique, de deux tours concurrents pour exprimer l'appartenance<sup>25</sup> et la distribution de leurs emplois, que paraît suggérer l'interprétation de W. Brandenstein, n'ont rien d'invraisemblable a priori. En effet, lorsqu'une langue, qui possède les deux moyens susdits pour la fonction génitivale, se trouve devant un groupe *nom + patronyme* dépendant lui-même d'un autre nom (d'où, par exemple, *nom + patronyme + papponyme*), elle peut éprouver quelque gêne à faire se succéder deux génitifs<sup>26</sup> ou deux adjectifs<sup>27</sup> formellement identiques et à constituer une

<sup>20</sup> On peut, en effet, négliger l'idée de Bossert (Belleten, 8 sq. = Parola del Passato, 39): lisant *pulunioas* (cf. n. 14), il évoque la possibilité pour le signe 6 (l'antépénultième du mot) de représenter une sifflante et souligne qu'une éventuelle lecture *pulunisas* ferait penser au suffixe possessif *-sas* du hittite hiéroglyphique. Outre le caractère peu vraisemblable de cette lecture, notons que l'existence d'un tel suffixe *-sas* en hittite hiér. est aujourd'hui rejetée, cf. E. Laroche, BSL 55, 1960, 156—158, et H. Mittelberger, Kratyllos 11, 1966, 100—102.

<sup>21</sup> Op. cit. 83

<sup>22</sup> Que cette comparaison ne nous trompe pas: à la différence de Kretschmer pour *thaniuiz*, Brandenstein ne prétend pas expliquer par le grec le suffixe de *poloniuz*.

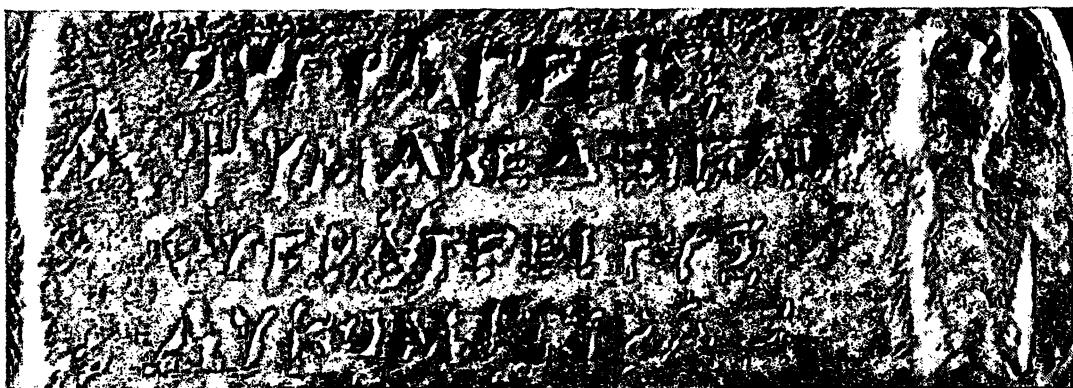
<sup>23</sup> Belleten 31, 1967, 55

<sup>24</sup> Cf. E. Laroche, loc. cit. 155 sq.

<sup>25</sup> Génitif et adjectif; c'est le cas notamment du hittite hiéroglyphique, cf. les articles de H. Mittelberger et E. Laroche cités n. 20.

<sup>26</sup> Songeons par exemple au cas du bétien, où, pendant la période de transition entre l'introduction du génitif de filiation et la disparition de l'adjectif patronymique, ce dernier n'apparaît qu'après les noms de magistrats déjà au génitif (voir en dernier lieu l'article d'A. Morpurgo-Davies, Glotta 46, 1968, 97).

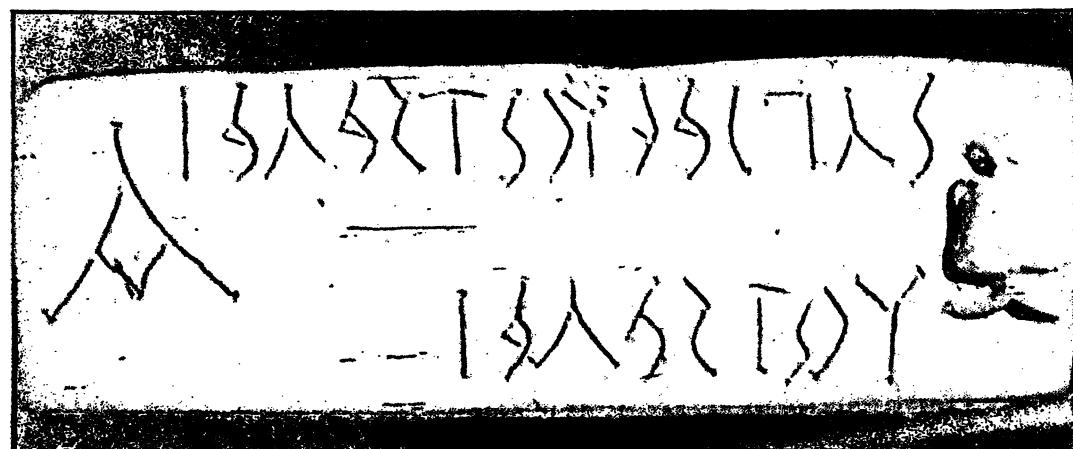
<sup>27</sup> Le cas du louvite, qui ne connaît que l'adjectif pour la fonction génitivale (l'existence, à côté de lui, d'un authentique génitif est très incertaine, cf. H. Mittelberger, loc. cit. 105) est instructif: lorsque le groupe adjectif + nomen regens dépend lui-même d'un autre nom, il se transforme en une sorte de composé, dont le premier terme est un adjectif «absolu» en *-ašša-*, le second se fléchissant à son tour comme un adjectif de dépendance» (E. Laroche, loc. cit. 156). Le groupe adjectif en *-ašši-* + nomen regens est alors transformé ainsi: adjectif «figé» en *-ašša-* + adjectif fléchi en *-ašši-* + nomen regens. Nous ignorons comment se com-



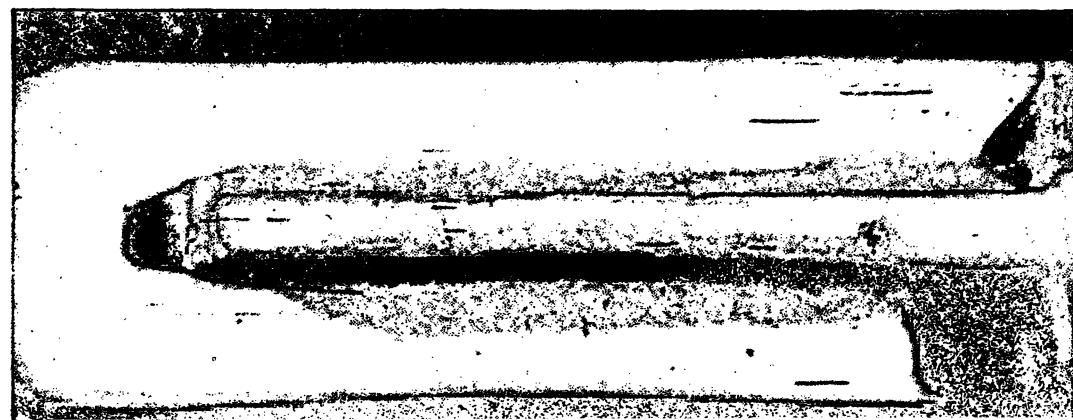
1



2



3



séquence dont l'interprétation syntaxique dépendrait de l'ordre des mots. En pareil cas, le sidétique aurait fort bien pu utiliser le génitif pour le patronyme et, pour le papponyme, un adjectif dérivé accordé au patronyme et formant avec lui une groupe syntaxiquement plus clair.

8. Eu égard aux documents connus, on pouvait donc être tenté jusqu'ici de donner aux finales de *pordorz* et *poloniuaz* une signification morphologique différente.

9. Notre nouveau document semble pourtant ébranler sérieusement cette hypothèse et indiquer que le sidétique ne reculait pas devant la succession de deux formes identiques: patronyme et papponyme y sont traités de semblable façon et présentent la même finale *-oz*<sup>28</sup>. Aussi *Poloniuaz* risque-t-il en dernière analyse de n'être qu'un simple génitif nominal. La comparaison de *thanpiuz* et *poloniuaz*, le parallélisme, qui existe vraisemblablement entre *pordorz*, [...] -28orz, *than15orz* et les formes en *-oroz*<sup>29</sup> de la tablette de juge, paraissent signifier que nous avons affaire dans tous les cas à un même morphème susceptible, sinon de connaître plusieurs réalisations phonétiques, du moins de recevoir plusieurs transcriptions graphiques<sup>30</sup>: *-z*, *-oz*, *-az*. Composé apparemment de *voyelle + sifflante*, il fait évidemment songer aux génitifs pisidiens en *-s*<sup>31</sup> et aux adjectifs lyciens en *-ah(e)/eh(e)* ou *ahi/ehi* qui tiennent lieu de génitif singulier<sup>32</sup>. Mais, en l'état actuel du déchiffrement, il serait

portait en pareil cas le lycien, qui, lui aussi, ne disposait que d'adjectifs pour exprimer l'appartenance au singulier; les textes les plus nombreux et les mieux compris sont, en effet, des épitaphes des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles a.-C. et les Lyciens n'étaient alors pas plus prolixes sur leur généalogie ou celle de leurs défunt que les Grecs à la même époque: le nom du propriétaire, du constructeur ou du bénéficiaire du tombeau est suivi du patronyme seulement.

<sup>28</sup> Cette situation n'est pas sans rappeler celle du pisidien, si Λιρ Μουσητος Δοτες est à traduire par «Lir, fils de Mouséta, petit-fils de Doté», cf. L. Zgusta, Arch. Orient. 25, 1957, 608.

<sup>29</sup> Il n'est pas impossible que les anthroponymes non identifiés recourent des noms grecs en *-ωρος*, *-ορος* ou *-ωρ*.

<sup>30</sup> Il est impossible de trancher.

<sup>31</sup> Le génitif pisidien semble être obtenu par l'adjonction d'un *-s* à la forme du nominatif (cf. Δωταρι/Δωτ[α]ρις), avec parfois modification apparente du timbre de la voyelle précédant la sifflante, quand on passe d'un cas à l'autre (cf. Μουσητα/Μουσητος), voir L. Zgusta, Arch. Orient., 31, 1963, 480 sq.

<sup>32</sup> *-ah(e)/-eh(e)* (lycien B *-ase/-ese*) sont réservés aux noms propres et remontent à un prototype anatolien *-asa-*; *-ahi/-ehi* (lyc. B *-asi/-esi*) apparaissent dans les appellatifs et les pronoms et remontent à l'anatolien *-asi-* (= louvite *-assi-*). Tout se passe comme si la voyelle du thème s'effaçait devant la voyelle suffixale, représentée par *a* ou *e* selon un slottement bien connu dans le traitement du *a* ana-

imprudent d'aller au-delà de ce rapprochement formel<sup>33</sup> et d'émettre une hypothèse sur l'origine du génitif singulier sidétique<sup>34</sup>.

10. *Artmon* et, probablement, le jeu des désinences génitivales nous rappellent l'importance de la syncope dans la phonétique des langues sud-anatoliennes<sup>35</sup>. Il est remarquable que le dialecte grec de Pamphylie ignore ce phénomène, à moins qu'il ne soit masqué par la graphie.

En revanche, deux traits importants, communs au dialecte grec et au lycien, par exemple, n'ont pas encore été reconnus dans les textes épichoriques de Sidé: a) l'amusissement de la nasale finale (en face d'*artmon* on lit Ἀρτέμω<sup>36</sup> dans les épitaphes dialectales); b) la présence d'un *yod* de transition après *i* en hiatus (le grec \*Πελόνιιυς<sup>37</sup> s'oppose au sidétique *poloniu*)<sup>38</sup>. L'absence de ces traits, il faut le souligner, ne concerne que des anthroponymes d'origine grecque; il n'est pas impossible qu'il faille l'attribuer à la date relativement tardive des textes et à la pression de la koiné

---

tolien en Asie Mineure méridionale au Ier millénaire. La seule exception semble concerter les thèmes en *-u*, cf. *arppaxuh tideimi* «fils d'Harpagos (nom grec, TL 44 a 30), *ēnē arpp<ρ>axuh xñawata* «sous-officier d'Harpagos» (TL 77); sur toute cette question voir E. Laroche, loc. cit. 158—161, et G. Neumann, *Altkleinasiatische Sprachen* (= *Handbuch der Orientalistik* I, 2), Leyde 1969, 383 sq.

<sup>33</sup> Bien que L. Zgusta ait rapproché les désinences lyciennes et pisidiennes, la même incertitude entoure ces dernières. On a d'autant plus de raisons d'hésiter que les langues anatoliennes méridionales des II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> millénaires comportent, au singulier, tantôt un adjectif seulement (louvite, lycien), tantôt un adjectif et un génitif (hittite hiéroglyphique).

<sup>34</sup> Rappelons que les génitifs lycien, pisidien et sidétique sont tous trois opposés à des nominatifs asigmatiques.

<sup>35</sup> Pour le louvite, cf. E. Laroche, *Dictionnaire de la langue louvite*, Paris 1959, 133; pour le lycien, G. Neumann, *Altkleinasiatische Sprachen*, 376.

<sup>36</sup> Aspendos, cf. Cl. Brixhe, *Etudes d'archéologie classique* 3 (Paris 1965), 111 (cette forme apparaît encore dans un texte inédit). En face des nombreux génitifs en *-ωνος*, *-ωνους*, *-ωνυς*, *-ονυς*, *-ονους*, jamais le dialecte ne nous offre un nominatif en *-ων*. Cette situation est souvent source d'hésitations pour le linguiste: la finale *-ω* cache sans doute le plus fréquemment un masculin en *-ων*, mais recouvre aussi parfois un féminin en *-ώ*. Pour le lycien, cf. G. Neumann, op. cit. 377.

<sup>37</sup> Cf. le gén. Ἀπελονίου (Aspendos, inédit), sans l'aphérèse qui apparaît fréquemment ailleurs (Πελωνίου, Πελονίου, etc.). Pour le lycien, voir G. Neumann, op. cit. 376.

<sup>38</sup> Notons, en outre, à propos de cette dernière forme, qu'elle ne présente pas le vocalisme *e* du nom d'Apollon, constant dans les textes grecs dialectaux (la seule exception concerne un graffite du Memnonion d'Abydos en Egypte: Ἀπολάδορος, signature d'un Pamphylien qui, plongé dans un milieu parlant la koiné, a été influencé par elle, Perdrizet et Lefebvre, *Les graffites grecs du Memnonion d'Abydos*, Nancy-Paris-Strasbourg 1919, no. 287).

grecque. Nous risquons donc de les découvrir un jour dans un mot authentiquement sidétique, à l'occasion de l'identification d'un signe ou d'une forme aujourd'hui obscurs.

11. La forme de l'objet qui vient d'être étudié n'appelle pas d'autres commentaires que ceux qui ont été faits à l'occasion de la publication de la première tablette de juge pamphylienne<sup>39</sup>.

L'attribution à Sillyon, proposée sous toutes réserves pour celle-ci, ne se trouve pas nécessairement remise en question par la certitude de l'origine sidétique du nouveau document; plusieurs cités de la région peuvent, en effet, avoir connu les mêmes institutions et les mêmes pratiques judiciaires<sup>40</sup>.

---

<sup>39</sup> BCH 90, 1966, 661—663

<sup>40</sup> Cf., par exemple, dans le domaine des institutions politiques, la démiurgie, commune à de nombreuses cités du sud de l'Asie Mineure, notamment à Sidé, Sillyon, Aspendos, Pergé, où le démiurge est régulièrement éponyme, voir L. Robert, Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine I, Paris 1963, 403 et 478.